



LA MODERNITÉ FRATRICIDE ET APRÈS ?

Deux expositions d'architecture sous un même toit en vain se provoquent. Si l'indifférence est générale ou presque, c'est que la passion a déserté le sanctuaire. Rien ne manque pourtant à ces coups d'éclat, ni le poids d'officiels parrainages, ni la beauté des catalogues, ni même la fermeté des vues ; rien n'a été épargné de ce qui force l'attention et la reconnaissance. L'architecture – c'est un fait – prospère sans l'avènement des multitudes. Mais alors pourquoi en appelle-t-elle sans cesse à leur jugement ?

Voici comment il convient de voir les adversaires en présence si l'on veut pénétrer dans l'intimité de leurs ébats, de leur si difficile débat.

D'un côté, la promesse ou la menace des moins de 40 ans. Des talents divers qui bougent à l'horizon et viennent sur nous en criant gare !

De l'autre, les plus de 40 ans qui serrent les rangs afin d'opposer aux premiers un front unique, celui d'une compétence ingénue. Portés par le temps, pressés par la crise, les trublions trahissent la cause architecturale des peuples, travestissent ses valeurs. Ce sont des agités enchanteurs, mais désenchantés et pourrissants, la nouvelle bourgeoisie héréditaire et petite.

Entre l'opportunisme mou et la fermeté des principes s'engage un combat sans merci. Les zélotes d'une modernité sans faiblesse ont le cœur soulevé. Croyant leur modernité amarrée à l'éternité classique et au déterminisme historique, ils parlent de crise morale, lancent des jugements afflictifs, fulminent des excommunications. Contre le fadding californien et tous les errements de la sensibilité, ils invitent les architectes à reprendre le mouvement moderne dans l'immobilité de la tradition, à rechercher l'invention dans une répétition héroïque. Au moins pour un temps, supplient-ils. Le temps pour ce qui fut un beau mouvement de s'achever dans l'honneur. Peut-être qu'ainsi la nostalgie du futur antérieur sera soulagée de son poids d'échec et de douleur. L'amnistie des consciences conditionne la réhabilitation des années pauvres de l'architecture. Les plus de quarante ans se souviennent... Hélas !

En attendant la paix des braves, Chemetov et ses attendants offrent

au public le réconfort d'un bilan épuré.

Quantité d'images de la « modernité » sont ordonnées dans une exposition très digne. Un judicieux retour à l'alignement donne l'illusion de l'unité retrouvée. On se surprend pourtant à douter de l'existence d'une détermination commune des architectes exposés. L'éclectisme ennemi se serait-il insinué dans la demeure ? L'évidente variété d'inspiration des projets dévoile à contrario le mobile politique de leur réunion. La raideur doctrinale des textes explicatifs est mise à nue ainsi que leur caractère défensif. Habitée par la peur, l'exposition a valeur de refus. Elle tente de restaurer un ordre stable autour d'un pouvoir fort. Elle pontifie dans sa forme et ses modalités.

De l'autre côté, côté cour, les éclectiques s'éclatent. Ils donnent le spectacle d'une production architecturale déstabilisée, effervescente et diffuse. Des images jaillissent de l'obscurité et frappent le visiteur de toutes parts. Sur des tables d'atelier des épreuves sont à regarder posément. Un odieux visuel crachote sa leçon dans un coin. « Il fait nuit, docteur, mais je vois clair. je suis ébloui comme jamais et drôlement secoué ». « Poltergeist », répond le praticien, « c'est l'esprit du temps qui vous frappe ». L'universel tohu-bohu ne se laisse saisir que par le feeling. Feeling du voyageur mêlé au paysage éparpillé des villes. Soudain il se métamorphose en créateur, se met à « faire » de l'architecture. Les éclectiques empirico-bricoleurs – les divers et bien d'autres – ont la religion du « faire » et de la nouveauté incessante. Ils ne sont pas les jouets de l'architecture, ses cocus, mais ses sorciers, ses manipulateurs. Dans le « faire », ils explorent de nouvelles voies. D'accord, messieurs, mais ayez du flair et soyez plus méfiants. « Faire en français signifie « chier ». « Ne forçons pas notre talent » dit le poète, « nous ne fairions rien avec grâce ». (Aragon « Traité du style »). Avec les modernes purs et crus, les éclectiques partagent la haine de l'histoire et la foi en d'immaculées conceptions. Les uns s'abritent derrière l'inertie des formes, les autres s'enferment dans leur nécessaire renouvellement. Les uns

sont immobilisés au cœur de l'architecture internationale. Les autres sont déportés vers sa périphérie par leur cosmopolitisme centrifuge. Avec eux nous pleurons d'effroi à la description solennelle et glacée des joies plénières annoncées par les « Maîtres de l'espace » rationalisés. La même diversité se déclare pourtant ici et là. Les éclectiques l'étaient tandis que les modernes la refoulent. Elle désespère tout effort dogmatique, rend difficile l'avènement d'un pouvoir paternel et moral sur l'architecture. Derrière une polémique montée de toute pièce, il nous paraît que se nouent d'inquiétantes intrigues. Les soupçons « sociologiques » que les modernes jettent sur leurs « adversaires » fleurissent parfois le procès d'opinion. L'architecture des années 50 est alors ressuscitée dans son véritable climat politique, celui de la guerre froide. Textes et images se conjuguent dans un témoignage d'une rare vérité. Devant nous le mythe d'une modernité libératrice se tourne contre lui-même. Au mandataire Chémétov qui sollicite si volontiers le jugement de Baudelaire, je soumetts cette confidence du poète : « j'ai essayé plus d'une fois, comme tous mes amis, de m'enfermer dans un système pour y prêcher à mon aise. Mais un système est une espèce de damnation qui nous pousse à une abjuration perpétuelle : il en faut toujours inventer un autre, et cette fatigue est un cruel châtement... Je me suis orgueilleusement résigné à la modestie : je suis revenu chercher un asile dans l'impeccable naïveté ».

Michel Vernes

CREE

novembre - décembre 1982